CONSIDÉRATIONS

N° 266.

SUR

LA SYPHILIS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 27 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR FRANÇOIS-XAVIER-HILAIRE WELTÉ, de Guebeviller,

Département du Haut-Rhin;

Bachelier ès-lettres, ex-Chirurgien militaire.

Medicinam sola fecit observatio eamque sola perficiet.

BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Président.*
Pharmacologie	GUILBERT, *Suppléant.*
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	GAYOL. CHOMEL, *Examinateur.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Berard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert, *Examinateur.*
Bouillaud.	Hatin, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet, *Suppléant.*	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Piété filiale.

A MES FRÈRES ET SŒUR.

Attachement.

A MONSIEUR CALLIAS

(à Paris).

Reconnaissance.

F.-X.-H. WELTÉ.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Pietà filiale.

A MES FRÈRES ET SŒUR.

Attachement.

A MONSIEUR CALLIAS

(à Paris).

Reconnaissance.

E.-X.-H. WELTE.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA SYPHILIS.

La variété des méthodes curatives, et même l'opposition qui règne aujourd'hui parmi des observateurs fidèles et dignes de considération d'ailleurs, sur le traitement de la syphilis, les uns vantant d'une manière exclusive un traitement mercuriel absolu, les autres un traitement purement antiphlogistique, telles sont les considérations jointes à ma propre expérience qui m'ont engagé à choisir pour ma dissertation inaugurale le traitement de la syphilis.

Je n'entrerai point dans les détails sur l'origine et les progrès de cette maladie; une foule d'auteurs en ont parlé sans pouvoir dissiper entièrement l'incertitude.

Pour mieux assigner le traitement, je donnerai un aperçu succinct de ses principaux symptômes, et sous quelle forme ils se manifestent, et j'examinerai ensuite les cas où le traitement doit être modifié, suivant telle ou telle circonstance.

Ayant été à même de faire la différence du traitement de cette maladie par les mercuriaux, et de celui dit *antiphlogistique*, appliqué au moins à deux mille militaires que j'ai soignés à l'hôpital militaire de Strasbourg, et dont j'ai recueilli un grand nombre d'observations,

je crois devoir dire les succès qu'on obtenait par l'une et l'autre méthode, ainsi que les revers. Ceux soumis au traitement antiphlogistique, choisis parmi des sujets qui n'avaient que quelques ulcères au gland ou une blennorrhagie compliquée de chancres, ou des chancres situés entre le gland et le prépuce, rarement des bubons, à moins qu'ils ne se manifestassent pendant le traitement, guérissaient assez vite, ou du moins guérissaient d'une manière apparente pour la plupart, sous l'influence d'un régime végétal strictement observé, et d'un grand nombre de bains, tant généraux que locaux, ainsi que des boissons adoucissantes, délayantes. On avait encore soin d'influencer leur moral en leur donnant du sucre pour se frictionner la langue, leur faisant accroire que cette poudre saccharine devait contribuer à leur guérison. Encouragés par ces prétendus succès, on soumit bientôt tous les malades au même traitement; mais la cure devenait plus longue, les maladies étant plus compliquées. Malheureusement un grand nombre de ces militaires étaient forcés de rentrer à l'hôpital, six mois, un an après, ayant une maladie constitutionnelle, des chancres s'étant manifestés à la gorge, ou des excroissances à l'anus. Certes ici on ne pourra point dire que les symptômes consécutifs étaient le produit d'un traitement mercuriel, les malades n'en ayant point pris un atome.

Il est vrai de dire que quelques-uns d'entr'eux s'étaient exposés à une nouvelle contagion, et leur maladie était par conséquent compliquée de symptômes primitifs; mais la plupart n'avaient que des symptômes consécutifs et assuraient n'avoir point eu d'accointance depuis leur première maladie. Après ces premiers essais, M. *Richon*, ayant vu les malades partir de l'hôpital parfaitement guéris, devait naturellement compter sur un triomphe complet; ayant abandonné le service bientôt après, il n'a point été témoin de ses revers. Un autre chef, qui ne partagea point la même opinion, prit le service des vénériens, et j'eus l'occasion d'observer à peu près cinq cents malades soumis à un traitement mercuriel.

Ce praticien administrait le mercure dans tous les cas et dans toutes

les circonstances, et la quantité était la même pour tous les malades indistinctement. On a de la peine à concevoir une telle bizarrerie. Le régime même n'était point strictement observé. Nous sommes loin d'approuver une telle méthode de traitement.

Cependant, malgré le peu de compte qu'on tenait des symptômes inflammatoires, qui à la vérité étaient très-légers, et quoiqu'on ne pratiquât jamais ni les saignées locales, ni les saignées générales, la marche de la guérison était peu entravée, et nous n'avons point observé les symptômes effrayans qu'on attribue ordinairement au mercure; le traitement durait toujours quarante-cinq jours, non pas parce que la plupart des malades n'étaient point guéris long-temps auparavant, mais parce qu'on s'obstinait à leur administrer la dose de mercure, qui en formait la base dans ce grand nombre de malades. Huit mois s'étaient déjà écoulés, que deux seulement sont rentrés à l'hôpital avec des symptômes consécutifs.

Ici se présente une foule de questions:

Le mercure est-il le spécifique de la syphilis?

Existe-t il un virus dans la maladie vénérienne? ou peut-elle naître d'une manière spontanée?

L'inflammation que produit le virus est-elle de même nature que les autres inflammations?

La maladie vénérienne peut-elle guérir complètement par d'autres remèdes que par les mercuriaux?

Nous n'admettrons point de spécifiques, c'est-à-dire des médicamens qui guérissent constamment une maladie donnée dans telle ou telle circonstance, et chez tous les individus. Le quinquina, ce remède si efficace dans les fièvres intermittentes, échoue souvent malgré la méthode avec laquelle on l'ait administré

Quoiqu'on ne connaisse point la nature du virus vénérien, et qu'on ne puisse l'apprécier que par les effets qu'il produit, nous ne pouvons nous décider à admettre sa non-existence. A la vérité, il n'est pas extraordinaire de voir l'affection vénérienne dégénérer, prendre différentes formes, se manifester ou plus tôt ou plus tard, se masquer

de temps à autre sous l'apparence d'une maladie chronique, et tromper les yeux de celui qui n'a point encore assez d'expérience. Mais toutes ces anomalies ne détruisent point son existence.

En vain fera-t-on des efforts pour chercher à découvrir la nature, l'origine ou la vraie cause du mal syphilitique : les recherches les plus approfondies sur cette matière, enveloppée jusqu'à ce jour d'un voile impénétrable, ne peuvent établir que des hypothèses conjecturales.

En fixant nos regards sur les bornes que la nature a placées à nos recherches, nous sommes forcés d'avouer que les premiers moteurs de nos organes, l'action réciproque qui les lie, qui les unit, qui les fait tous contribuer à une vie générale, le mode de vitalité de nos humeurs, seront sans doute pour nous toujours des secrets que la nature a couverts d'un mystère impénétrable. Mais de ce qu'on ne peut point prouver un fait *à priori*, il ne s'ensuit nullement que l'on doive nier son existence.

Pendant long-temps on s'est évertué à savoir si le virus était acide, alcalin, corrosif, âcre, putride ou même composé d'animalcules vivans. La chimie n'a pu jusqu'ici jamais découvrir l'atome vénérien. Mais pourquoi oublier que les lois vitales n'agissent nullement comme les lois physiques et chimiques?

Comme l'origine de la maladie vénérienne offre beaucoup de difficultés, on a prétendu qu'elle pouvait naître d'une manière spontanée; cependant jusqu'ici on n'a aucun exemple bien avéré : à la vérité, plusieurs causes tant internes qu'externes font naître des maladies aux organes génitaux des deux sexes; et si quelquefois ces maladies peuvent se transmettre d'individu à individu, il faut un concours de causes plus fortement agissantes, pour que la transmission soit possible; et si elle a lieu, ces maladies guérissent de la manière la plus simple.

La contagion, l'apparition, la marche de la maladie vénérienne, sa terminaison ainsi que son mode de curation ne sont nullement en rapport avec les résultats d'une simple inflammation, et font voir

d'une manière évidente que cette inflammation ne peut être du même genre. Nous ne nierons point qu'on ne peut jamais parvenir à guérir cette maladie par les antiphlogistiques, ou tout autre remède; mais cela prouve seulement que les forces de la nature ne sont point impuissantes pour détruire un agent nuisible; et si le mercure réusit plus souvent que les autres médicamens, c'est qu'il jouit à un plus haut degré de la faculté de modifier l'organisme de manière qu'il puisse vaincre avec plus de facilité la cause nuisible qui constitue cette maladie, et non point en neutralisant le virus, parce qu'il ne se passe en lui rien de semblable aux affinités chimiques.

Comme le temps ne nous permet pas de nous arrêter sur ces considérations, quoique d'une haute importance, nous passons de suite à la description des symptômes.

La maladie vénérienne est éminemment contagieuse et caractérisée par divers symptômes qui se manifestent ordinairement aux parties génitales des deux sexes, après un coït avec une personne infectée, quoiqu'elle puisse se contracter par d'autres voies.

Elle présente deux ordres de symptômes, les uns primitifs, les autres consécutifs. Il est essentiel de ne point les confondre, car le traitement varie suivant leur différence. Les premiers, désignés sous le nom de *primitifs*, tels que la blennorrhagie, les chancres, les bubons, sont le résultat d'une affection récente; les autres, désignés sous le nom de *consécutifs*, tels que les ulcères gutturaux, ceux du nez et du palais, les excroissances, les végétations, les pustules cutanées, les affections du système osseux, sont les effets d'une affection constitutionnelle plus ou moins ancienne. Nous allons décrire d'une manière succincte les symptômes variés de chacune de ces affections, et indiquer le traitement particulier qui convient à chacun d'eux.

Blennorrhagie.

La blennorrhagie (1), appelée anciennement *gonorrhée*, du grec γονὴ, *semence*, et de ῥεω. *je coule*, parce qu'on croyait qu'elle était entretenue par un écoulement de semence, est caractérisée par un écoulement muqueux, puriforme, plus ou moins épais, d'une couleur blanche verdâtre, venant du canal de l'urètre, avec un sentiment de chaleur et de douleur âcre et brûlante au moment de l'émission des urines. Nonobstant du virus syphilitique, elle peut être le produit de tous les irritans quelconques ; mais il y aura toujours une différence dans sa nature : car celle-ci, quoique pouvant donner lieu à une maladie analogue, n'est point capable de produire des chancres, des bubons ; tandis que l'autre les produit dans un très-grand nombre de cas. L'invasion a lieu ordinairement depuis le troisième jusqu'au dixième jour, depuis le moment de l'infection, rarement plus tôt ou plus tard, quoiqu'on ait des exemples du contraire ; elle peut se terminer de différentes manières, par résolution, délitescence, suppuration, induration et gangrène; elle peut être compliquée de la courbure de la verge, d'hémorrhagie, de l'inflammation de la prostate, d'abcès aux environs de l'urètre, de phimosis, de paraphimosis, de gonflement d'un ou des deux testicules à la fois, d'ulcérations et de retrécissement du canal de l'urètre. Mais le plus souvent elle n'a point de suites aussi fâcheuses. Il est indispensable de faire un grand usage de boissons mucilagineuses, délayantes, calmantes, autant pour calmer la réaction générale qu'a pu produire la blennorrhagie que pour diminuer l'âcreté des urines, qui ferait de beaucoup retarder la guérison. Il n'est pas nécessaire de faire usage pendant tout le traitement de la même tisane, ni de la varier à chaque période de la maladie. On pourra alterner successivement

---

(1) Βλεννα, *mucosité ;* ῥεγνυμι, *sortir avec force.*

les tisanes suivantes, au goût du malade : infusion de mauve, de guimauve, une légère décoction de graine de lin, d'orge, de saponaire, de chiendent avec de la réglisse, édulcorées avec du miel ou du sirop de persil, de racine de fraisier, etc.; le petit-lait ou les divers sirops adoucissans, dans l'eau simple, comme ceux d'orgeat, de capillaire, de gomme arabique, de groseilles.

Lorsque la période de l'inflammation aura diminué, on pourra y ajouter du nitrate de potasse à la quantité de quinze à vingt grains par litre.

On ne doit faire usage que d'alimens aqueux et végétaux sans aromates, autant que possible; s'abstenir avec la plus scrupuleuse exactitude de café, de vin et autres liqueurs spiritueuses; éviter la danse, la course, l'équitation et tous les exercices violens; porter un suspensoir, ayant soin qu'il ne gêne aucunement les parties génitales pendant la marche. Ce traitement bien dirigé suffit pour guérir une blennorrhagie ordinaire; bien entendu qu'il faut aussi administrer le baume de copahu, si l'écoulement ne se supprime pas de lui-même.

Mais il arrive souvent que la blennorrhagie est accompagnée de symptômes violens d'irritation, et que la phlogose s'étend plus ou moins profondément vers la vessie, où les érections deviennent très-fréquentes et occasionent des douleurs violentes par la courbure de la verge appelée vulgairement *chaude-pisse cordée.*

Il est alors urgent de prescrire la diète, le repos, les lavemens, les bains, les fumigations. Si le sujet est jeune et vigoureux, on pratiquera une saignée, et on appliquera des sangsues au périnée. Si les douleurs ne cèdent point, il faut avoir recours aux narcotiques tant en lavemens qu'en tisane, tels que le laudanum de *Sydenham*, et faire des injections avec des décoctions émollientes en y ajoutant dix gouttes du même narcotique. Dans la nuit, où les érections sont plus fréquentes, il faut administrer l'opium, associé au musc et au camphre en pilules. Il est rare que les accidens ne se calment point, sous l'influence de ce traitement, au bout de quelques jours. Si

l'écoulement, après être devenu clair et aqueux, ne se supprime point, on fera des injections avec l'acétate de plomb liquide, avec le sulfate acide d'alumine, ou le sulfate de zinc, deux gros par pinte d'eau ; ou bien avec une décoction de quinquina gris ou de gros vin édulcorée avec du miel ; on administrera de la térébenthine, du baume de copahu à l'intérieur. Si sous l'influence de ces moyens l'écoulement ne cédait pas, il serait inutile de fatiguer plus long-temps le malade. Il faudra avoir recours à un régime fortifiant, le bon vin, les eaux ferrugineuses, les vins de quinquina, les martiaux ; souvent l'immersion des bourses dans de l'eau à la glace a suffi pour donner du ton aux parties et supprimer l'écoulement, qui est évidemment dû, dans ce cas, à l'atonie de la membrane muqueuse.

La blennorrhagie bâtarde ou blennorrhagie du gland par l'orifice du prépuce a sa source à la face interne de ce prolongement membraneux, ainsi qu'au gland que couvre cette enveloppe. Le même traitement lui est applicable qu'à celle du canal de l'urètre, et elle se guérit plus promptement, l'urine ne venant point l'irriter.

Il arrive souvent que les testicules étant irrités par une cause quelconque, la blennorrhagie se supprime, et se porte sur l'un de ces organes, ou sur les deux à la fois. Il faut alors prescrire la diète, le repos, les boissons délayantes, les cataplasmes de farine de graine de lin, et chercher à rappeler l'écoulement dans le canal, en l'irritant avec une bougie.

La blennorrhagie chez la femme a également lieu par un écoulement muqueux puriforme par le vagin, et quelquefois par le canal de l'urètre en même temps. Le traitement est en tout le même que chez l'homme, mais la blennorrhagie cède quelquefois plus difficilement, à cause des menstrues ; la propreté est d'une grande importance chez elle.

Chancres.

Les chancres sont des solutions de continuité plus ou moins larges et profondes, qui affectent ordinairement la surface de la membrane

muqueuse des parties génitales de l'un et de l'autre sexe, produites et entretenues par une inflammation spéciale, quoiqu'ils puissent aussi, mais rarement affecter la peau.

On les divise en *chancres primitifs* et *consécutifs;* ceux-ci se manifestent ordinairement quelques jours après un coït impur, tandis que ceux-là se manifestent à une époque plus ou moins éloignée, et doivent être regardés comme des signes certains de l'infection générale.

Ils s'annoncent communément par de petits boutons rougeâtres, qui n'occasionent d'abord qu'une démangeaison incommode; le sommet de ces petites tumeurs blanchit bientôt, devient vésiculeux, transparent, et il en sort un fluide roussâtre, clair et très-âcre. Peu à peu leur centre se creuse, leurs bords se durcissent; ils rendent une matière épaisse, visqueuse, blanchâtre, d'une odeur *sui generis.*

Quelquefois ils commencent par une excoriation superficielle, qui gagne de plus en plus en profondeur. Tous les organes revêtus de la membrane muqueuse peuvent devenir le siége des chancres, lorsque le virus y est appliqué; les endroits où ils se manifestent le plus souvent sont, chez l'homme, le gland et le prépuce; chez la femme, la face interne des grandes lèvres, toute l'étendue des petites et l'entrée du vagin.

Il arrive quelquefois que le pourtour de l'anus, le mamelon, les lèvres de la bouche, et même la peau du scrotum, de la verge et de l'ombilic en sont affectés, lorsque la peau est très-amincie, et que le virus en est souvent en contact.

Les chancres se manifestent encore à la langue, aux amygdales, à la luette, au voile du palais, soit qu'ils soient le produit d'une infection générale ou la suite de baisers lascifs, d'attouchement de lactation, lorsque le mamelon est ulcéré.

Les enfans peuvent aussi être infectés primitivement au passage, lorsque la mère est atteinte d'ulcères syphilitiques aux parties génitales.

Quoiqu'il soit assez difficile de distinguer les chancres vénériens

de ceux qui ne le sont pas, on peut cependant les reconnaître aux caractères suivans, rendus plus sensibles par l'habitude d'en voir: les ulcères vénériens sont ordinairement peu étendus, profonds; les bords en sont durs, coupés à pic; leur fond d'une couleur cendrée, plombée; tandis que les ulcères ordinaires sont plus larges, leurs bords plus ramollis, leur fond blanchâtre, un peu rosé, et n'exhalant point cette odeur *sui generis* particulière aux chancres vénériens.

Quand les chancres sont très-enflammés, il faut prescrire le repos, la diète, les boissons délayantes, telles que l'eau de poulet, de chiendent, de graine de lin, de laitue, de poirée, etc. Il ne faut point appliquer des sangsues sur les chancres mêmes ni dans leur voisinage, comme quelques praticiens semblent le conseiller, parce que leurs piqûres donnent constamment lieu à de nouveaux chancres. Si l'inflammation était très-intense, il faudrait les appliquer dans une partie plus éloignée. Les bains généraux, et surtout les locaux, devront être très-fréquens et long-temps continués. Si les douleurs sont excessives, on ajoutera dix gouttes de laudanum par pinte de tisane, et l'on fera baigner la verge dans le lait chaud ou dans une décoction de jusquiame, de mauve, de guimauve, de graine de lin, en y ajoutant quelques têtes de pavots ou de vin d'opium.

La femme, au lieu de bains locaux, prendra de fréquentes fumigations et fera des lotions réitérées; et on couvrira les chancres avec des plumasseaux de charpie trempés dans la même décoction. Quelquefois, malgré les secours les plus prompts, on ne parvient pas toujours à calmer l'inflammation : alors il survient un phimosis, un paraphimosis, les parties se tuméfient, et souvent même la gangrène s'ensuit.

Si cette gangrène n'est point compliquée d'une fièvre de mauvais caractère, adynamique ou ataxique, on évitera de donner à l'intérieur les préparations de quinquina, les alcoholiques camphrés et autres septiques, qui ne feraient qu'accroître l'irritation locale qui en est la cause essentielle. Il suffit de continuer les émolliens unis à l'opium; on panse les parties affectées avec de la charpie trempée dans des décoctions de quinquina, et autres amers, dans l'eau-de-vie ou vinai-

gre camphrés : ce n'est qu'après avoir calmé les symptômes d'irritation qu'il faut commencer un traitement mercuriel ; nous nous réservons d'en parler dans l'article *Traitement par le mercure.*

Phimosis.

Le phimosis est occasioné par l'étranglement du prépuce, qui s'oppose à ce que ce repli membraneux puisse être reporté en arrière de la couronne du gland ; il est ordinairement causé par des chancres du prépuce et du gland, qui déterminent le gonflement de ces organes.

Si l'inflammation du prépuce ne subsiste qu'à un faible degré, il faut chercher encore à la modérer par des bains locaux et des injections émollientes entre le gland et le prépuce, et chercher ensuite à ramener le prépuce derrière le gland. Mais si l'inflammation est très-intense, et qu'on ait lieu de soupçonner que des ulcérations du prépuce coexistent avec d'autres à la base du gland, après avoir tenté infructueusement de ramener le prépuce, il faut en venir à l'opération sans retard, parce que la gangrène s'ensuivrait : la guérison ne se fait pas long-temps attendre après avoir eu recours à ce moyen, qui consiste à glisser horizontalement un bistouri garni d'une boulette de cire entre le gland et le prépuce, et de débrider ce dernier.

Paraphimosis.

Le paraphimosis est l'opposé du phimosis ; il a lieu lorsque le prépuce est retiré derrière la couronne du gland de manière à ne pouvoir être ramené entièrement. Il est ordinairement plus grave, parce que l'étranglement intercepte toujours la circulation dans une grande portion de la verge. On doit tenter la réduction : si on ne peut pas y réussir, il faut combattre l'inflammation par la diète, les bains généraux et locaux, y pratiquer des incisions, des scarifications, et y appliquer des cataplasmes de farine de graine de lin pour éviter la gangrène. Si,

après tous ces moyens, on ne parvenait pas à ramener le prépuce, ce qui est fort rare, il faudrait en opérer le débridement, et panser ensuite la plaie avec des adoucissans.

Bubons.

Le bubon est une tumeur plus ou moins considérable formée par l'engorgement des glandes lymphatiques du tissu cellulaire des aines, des aisselles et du cou.

Quoique les bubons ne se manifestent le plus ordinairement qu'après une blennorrhagie, des chancres ou d'autres affections locales des parties de la génération, il faut néanmoins les considérer comme primitifs, parce qu'il leur a fallu plus de temps pour se développer; tandis que ceux qui sont consécutifs ne se manifestent qu'à une époque plus ou moins éloignée, et sans affections locales, tels que ceux qui occupent les aisselles, le cou, la partie inférieure de la mâchoire.

On divise les bubons en *inflammatoires* et en *indolens ;* la première division comprend ceux qui sont très-douloureux, accompagnés de rougeur à la peau, assez souvent de fièvre symptomatique, et qui ont une tendance évidente à la suppuration.

Ceux de la seconde division sont peu ou point douloureux, sans changement de couleur à la peau, et suppurent fort rarement. D'après cette division, on prévoit déjà que le traitement ne peut pas être identique dans les deux cas, et qu'il faut respecter la tendance de la nature, faire suppurer les uns, faire résoudre les autres.

Si les bubons inflammatoires sont très-douloureux et qu'ils présentent dans tous leurs degrés le caractère phlegmoneux, il faut se hâter de mettre le malade à la diète, prescrire le repos, des boissons délayantes, calmantes, appliquer des sangsues sur le lieu de la douleur, pratiquer une saignée générale : si la fièvre symptomatique existe, et si le sujet est jeune et vigoureux, prescrire des bains, appliquer des cataplasmes de farine de graine de lin, ou y faire des fomentations émollientes.

Lorsque, après quelques jours de ce traitement, la suppuration commence à s'établir à un seul foyer, il ne faut pas attendre que la nature ait aminci la peau; il faut l'ouvrir dans l'endroit où la suppuration est plus manifeste, et au lieu le plus déclive. Après avoir donné issue au pus, on aura soin d'entretenir la plaie ouverte au moyen de plumasseaux de charpie, et d'y appliquer encore des cataplasmes, si l'engorgement subsiste dans quelque point de l'étendue du bubon.

Si la cicatrice avait de la peine à s'opérer, il faudrait toucher le fond de la plaie avec le nitrate d'argent, en exciser quelquefois les bords internes, surtout quand la peau s'est repliée dans l'intérieur de la plaie.

Quant aux bubons indolens, il faut chercher à les résoudre par des emplâtres de savon, de vigo, de diachylon, de ciguë, ou des cataplasmes faits avec de la colophane, en y ajoutant une suffisante quantité de vinaigre. Si, malgré ces moyens, l'engorgement persiste, il arrive presque toujours que le bubon reste stationnaire pendant un temps plus ou moins long, et qu'il reprend bientôt le caractère phlegmoneux et suit la même marche.

Maladies vénériennes confirmées ou constitutionnelles.

La syphilis, nonobstant le coït, peut se communiquer par différentes voies, et faire des progrès très-rapides: telles que, par la lactation, de la mère à l'enfant, et de l'enfant à la mère; par la simple exposition du virus sur une partie excoriée, ou dont l'épiderme est très-mince, comme au gland, aux grandes et aux petites lèvres, à la bouche, aux yeux, à toutes les surfaces muqueuses, et quelquefois à la peau.

La maladie vénérienne a des symptômes si variés, se présente sous tant de formes, qu'il est impossible de donner une description qui puisse offrir en peu de mots une idée exacte de leur nature. Nous allons donc en énumérer les symptômes d'une manière très-succincte. Les chancres ou ulcères consécutifs sont les premiers à se manifester,

ainsi que les porreaux, principalement aux parties génitales; viennent ensuite les bubons, l'inflammation et les ulcérations à la gorge, les excroissances à l'anus, les pustules à la surface du corps, douleurs, gonflement et carie des os, l'alopécie, l'hémicranie, la cécité, les tintemens d'oreilles, la faiblesse, le marasme, et beaucoup d'autres symptômes auxquels la mort vient mettre un terme après un temps plus ou moins long.

Ulcères de la gorge et de l'intérieur de la bouche.

Ils se manifestent le plus souvent à la face interne des lèvres et des joues, aux amygdales, à la luette, au voile du palais, au gosier, à la surface de la membrane pituitaire du nez. Ces chancres ne peuvent guère être confondus avec les ulcères produits par le mercure, qui sont toujours blanchâtres et superficiels, et qui disparaissent quelques jours après la cessation de l'emploi de ce métal: la couleur des ulcères vénériens est, au contraire, d'un gris pâle, et leur circonférence présente toujours une couleur érysipélateuse; leurs bords sont coupés à pic et engorgés. Ils sont rarement au nombre de plus de trois. L'apparition des ulcères gutturaux est précédée pendant quelques jours par un sentiment de gêne dans l'arrière-bouche, et que le malade prend souvent pour une de ces angines éphémères causées par l'exposition au froid. Mais les progrès de la maladie viennent bientôt dissiper le doute sur l'origine de sa nature, par la persévérance de la douleur, qui fait bientôt place à de profondes ulcérations qui détruisent le voile du palais, et même les os palatins et maxillaires. La maladie fait quelquefois de tels ravages, qu'elle détruit les vertèbres cervicales correspondantes, si on n'arrête ses progrès par un traitement bien combiné.

Quand les ulcères gutturaux sont accompagnés d'une inflammation très-intense, il faut chercher à la calmer par une application de sangsues sous la mâchoire inférieure, par des gargarismes adoucissans, souvent répétés, faits avec du lait tiède; d'orge, de graine de lin, de mauve, de guimauve, édulcorés avec du miel. Dès qu'elle aura cédé,

on remplacera les gargarismes adoucissans par des astringens faits avec des feuilles de ronce, en y ajoutant du miel rosat, de l'alun ou du sous-carbonate de soude, de la liqueur de *Van-Swieten*, et on procèdera à un traitement mercuriel de concert avec les sudorifiques.

Rhagades ou fissures vénériennes à l'anus.

Ce sont de petits ulcères longs et étroits, ou plutôt des gerçures qui ont leur siége dans les interstices des plis de l'anus; ils sont plus ou moins nombreux, et dépendent ordinairement d'un vice constitutionnel.

Le traitement de ces rhagades consiste dans des bains généraux, fumigations, tous les soins de propreté; il arrive souvent que pour empêcher le retrécissement de l'anus on est obligé d'y introduire une mèche de charpie enduite d'une pommade faite avec moitié onguent mercuriel et moitié avec du cérat. Les sudorifiques sont indiqués comme dans toute maladie constitutionnelle de ce genre.

Pustules vénériennes sur la surface cutanée et les membranes muqueuses.

Elles consistent en des saillies plus ou moins nombreuses et variables en grosseur, qui se développent sur les tégumens, et quelquefois sur les membranes muqueuses.

Pour les distinguer dans leur forme, on leur a donné le nom de *formiculaires*, *miliaires*, *lenticulaires*, *galeuses*, *plates*, etc. La couleur brune cuivreuse particulière qu'elles revêtent fait qu'on ne peut se méprendre sur leur nature. Les signes commémoratifs peuvent aussi être d'un grand secours. Le traitement doit être local et général; on emploie avec succès la pommade citrine, la graisse oxygénée, l'onguent napolitain, des bains fréquens. Il arrive souvent qu'après la disparition de ces pustules, il reste des taches, même pendant plusieurs années. M. *Cullerier* conseille d'y appliquer des compresses trempées dans l'eau salée aiguisée avec un peu de vinaigre.

Végétations, porreaux, verrues, choux-fleurs.

Tous ces symptômes sont la suite d'une infection générale, quoiqu'on ait quelques exemples d'infection primitive; mais ils sont fort rares. Si le malade n'a point fait de traitement mercuriel, il est prudent d'y procéder avant d'en venir à leur cautérisation ou leur excision, crainte de récidive.

Douleurs ostéocopes.

Le virus syphilitique, après avoir existé plus ou moins long-temps dans l'économie animale, annonce quelquefois sa présence seulement après plusieurs années; les os deviennent le siége de douleurs et de tuméfactions plus ou moins considérables; les exostoses, ou gonflement total ou partiel des os, se trouvent dans le même cas; l'intensité des douleurs augmente la nuit. C'est ici le cas où l'expérience a prouvé que les sudorifiques réussissent mieux que les mercuriaux; cependant il serait, il me semble, prudent de les administrer pendant quelques jours après la disparition des symptômes.

Traitement.

Il n'est peut-être pas de maladie pour laquelle l'on ait vanté un si grand nombre de remèdes que pour la syphilis; aussi, la plupart d'entr'eux sont tombés dans un juste oubli.

Pour répandre de la lumière sur cette partie importante de la science, il faut laisser de côté toute prévention, observer les différens résultats qu'on obtient par les différentes méthodes, compter les succès, non sur le temps plus ou moins long, mais sur la certitude qu'aucun symptôme consécutif ne s'est manifesté, même depuis plusieurs années; il ne faut point oublier qu'un régime doux et végétal, surtout dès le début de la maladie, et lorsqu'il existe des symptômes d'inflammation, doit être substitué à un régime animal et stimulant.

N'importe la méthode qu'on emploie, un régime doux et végétal est toujours la principale indication à remplir. Un régime stimulant produit de nombreux accidens, surtout si les malades se livrent avec excès aux boissons fermentées.

Le mercure, remède d'une grande activité, peut aussi y donner lieu, surtout lorsqu'il est administré avec imprudence.

Aujourd'hui, deux méthodes opposées ont de nombreux sectateurs, et ils accusent réciproquement l'une l'autre des accidens qui surviennent à la suite de cette maladie, ou des symptômes consécutifs qui se manifestent après sa guérison.

Certes, quelqu'un qui n'a point observé ces maladies par lui-même doit se trouver très-embarrassé. Quant à nous, les observations nous ont fait connaître qu'un traitement mercuriel sagement combiné, après avoir mis en usage les antiphlogistiques pour calmer les symptômes inflammatoires que cette maladie développe très-souvent dès le commencement, de concert avec un régime strictement observé, est préférable à un traitement purement antiphlogistique, parce que ce dernier est plus sujet à des récidives.

Les préparations de mercure varient à l'infini; mais, sous quelque forme qu'on l'administre, il faut surveiller son action avec une scrupuleuse attention, et le supprimer aussitôt qu'on s'aperçoit qu'il accroît l'irritation.

La liqueur de *Van-Swiéten* ne convient nullement aux personnes délicates, affectées de maladies de poitrine et du canal intestinal. Il faut alors donner le deuto-chlorure de mercure incorporé dans le sirop de *Cuisinier*, ou diminuer ces effets par l'administration d'une boisson gommeuse, associée au quinquina, au camphre; l'impression sur la membrane muqueuse de l'estomac est beaucoup moins prononcée. Le praticien judicieux saura toujours choisir sous quelle forme il offrira le plus d'avantage aux malades, ayant égard à leur tempérament, à leur constitution, ainsi qu'à leur état moral.

Le traitement chez les femmes présente souvent de très-grandes difficultés : la délicatesse de leur constitution, leur irritabilité, aug-

mentée par l'action du vice vénérien ; le chagrin qu'entraîne presque toujours à sa suite cette maladie, de l'inappétence, des nausées, des coliques, des diarrhées, des selles sanguinolentes, de la difficulté de respirer, des palpitations de cœur, la suppression des règles, et quelquefois des pertes, des mouvemens convulsifs, des accès de mélancolie, tels sont les effets, joints à un traitement inconsidéré, que la syphilis invétérée produit souvent chez les femmes nerveuses et délicates. Ce n'est qu'avec la plus grande patience qu'on peut conduire de pareilles malades à la guérison. Certes, c'est ici le cas de suspendre un traitement mercuriel, qui ajouterait encore à la gravité de ces accidens.

C'est encore chez les femmes en état de grossesse qu'il faut user de la plus grande prudence pour administrer un traitement mercuriel. Nous ne donnons point le conseil d'attendre jusqu'après l'accouchement, à moins qu'il ne soit très-prochain, comme quelques auteurs l'ont conseillé, parce que par ce retard la maladie fait des progrès, et les symptômes deviennent plus alarmans pour la mère, ainsi que pour l'enfant, qu'on exposerait à contracter la maladie au passage.

On a aussi conseillé la teinture d'iode, surtout à l'extérieur, pour procurer la résolution des bubons, et je l'ai vue réussir souvent ; cependant, comme on n'employait pas de concert un traitement mercuriel, la maladie se reproduisait sous d'autres formes, entre autres chez un militaire de mon pays, qui était affecté d'un bubon très-volumineux, dont la résolution a été opérée dans l'espace de huit jours par la teinture d'iode ; mais je le vis deux mois après ayant des ulcères à la gorge et des excroissances à l'anus.

Nous pourrions citer de nombreux exemples de ce genre ; mais nous répétons que nous ne considérons point le mercure comme le spécifique de cette maladie, mais comme le remède thérapeutique le plus constant.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad extremos morbos, summæ curationes, quoad rectitudinem sunt optimæ. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lædes. *Sect.* 2, *aph.* 10.

III.

In omni morbo, mente valere et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est : contrarium verò malum. *Ibid.*, *aph.* 33.

IV.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

V

Ex anni verò constitutionibus in universum quidem siccitates pluviosis sunt salubriores et minùs lethales. *Sect.* 3, *aph.* 15.

VI.

Et quâ corporis parte inest sudor, ibi morbum esse indicat. *Sect.* 4, *aph.* 38.

I.

Ad extremos morbos, summæ curationes, quoad rectitudinem sunt optimæ. Sect. 1, aph. 6.

II.

Impura corpora quo magis nutriveris, eo magis lædes. Sect. 2, aph. 10.

III.

In omni morbo, mentis valere et bono se habere ad ea quæ obliviscuntur, bonum est: contrarium vero malum. Ibid., aph. 33.

IV.

Duplex doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. Ibid., aph. 46.

V.

Ex anni vero constitutionibus in universum quidem siccitates pluviosis simt salubriores et minus lethales. Sect. 3, aph. 15.

VI.

Ut qua corporis parte inest sudor, ibi morbum esse indicat. Sect. 4, aph. 78.